

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 9 (1876)

Artikel: De l'origine des espèces
Autor: Hartsen, F.-A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379200>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

DE L'ORIGINE DES ESPÈCES

PAR

F.-A. HARTSEN

Nous avons signalé ailleurs¹, à l'occasion du matérialisme, les inconvénients que font naître les distinctions défectueuses. Nous pouvons dire la même chose à l'occasion de la doctrine de la commune origine des espèces.

Si, à bien des personnes, cette doctrine paraît dangereuse pour la croyance à l'immortalité, c'est qu'il y a ici encore confusion entre le point de départ et celui d'arrivée, entre les prémisses et la conclusion.

Parmi les champions de la théorie de la commune origine des espèces, il en est qui se basent sur cette théorie pour nier Dieu et l'immortalité. En agissant ainsi, ils tirent une fausse conclusion. Et leurs adversaires, qui prétendent exploiter cet abus pour combattre la doctrine elle-même, ont également tort.

Il faut bien se garder de confondre la théorie de la commune origine des espèces, telle qu'elle doit être, la théorie scientifique et vraie, avec les idées particulières que s'en font certains philosophes, tels que LAMARK, DARWIN, HÆCKEL et autres.

En effet, bien des arguments qui valent contre les systèmes de ces savants laissent tout à fait intacte la doctrine de la commune origine des espèces, et lors même que tous ces systèmes seraient réfutés, il ne s'en suivrait nullement que la théorie fût fausse. Celle-ci se borne à affirmer que, *dans certains cas*, deux espèces peuvent être descendues d'un même chef de race.

La plupart des arguments qu'on a opposés à cette affirmation se réduisent à ce principe que « la transformation s'est accomplie d'une *manière imperceptible*, que de nos jours jamais des

¹ *Le matérialisme et l'immortalité*, dans la *Critique philosophique*.

espèces ne se transforment en d'autres espèces, et que jamais non plus de nouvelles espèces ne se forment, qu'en fin de compte, tous les organismes sont issus d'un original unique et que toute cette manière de voir est incompatible avec la croyance en Dieu et en l'immortalité.

Des arguments de ce genre, quand même ils seraient vrais, ne sauraient renverser la théorie de la descendance commune des espèces. Bien plus, la plupart ne peuvent même tenir contre le plus simple raisonnement. L'hypothèse de l'origine commune triomphe de tout ce que peuvent lui opposer les déductions même les plus rigoureuses empruntées au principe des transformations imperceptibles.

Nous examinerons brièvement quelques-uns des arguments en question.

On a dit : « De nos jours on ne voit jamais une espèce se transformer en une autre, ni des organismes nouveaux se former ; donc, la théorie de la commune origine est fausse. »

Cette objection ne frappe pas la doctrine de la commune origine comme telle, puisque celle-ci suppose seulement que ces faits ont eu lieu dans un *temps antérieur*, et non qu'ils pourraient encore arriver de nos jours ; or que de choses n'y a-t-il pas qui arrivaient autrefois et qui n'arrivent plus maintenant ! D'ailleurs, nous pensons que toute l'argumentation repose sur l'arbitraire. Les mots ne font rien à la chose. Tout au plus la doctrine de l'origine commune supposerait-elle qu'il y a eu autant de transformations principales que d'espèces distinctes actuellement existantes. Si cette thèse pouvait être prouvée, mais alors seulement, les adversaires auraient gagné leur cause. Sans doute, ceux qui emploient l'argument cité plus haut ne nient point la possibilité de telles transformations ; seulement, dès qu'ils en voient une, comme par exemple celle que subissent les pigeons, ils nient qu'une nouvelle espèce ait été formée. Réfutation commode, nous l'avouons. Il est évident que l'on fait la guerre aux mots et non à la chose même.

Pour ce qui est de la formation d'organismes nouveaux, de la soi-disant *generatio spontanea*, je veux bien admettre qu'on

ne l'a jamais constatée, et que jamais un organisme, dans le sens rigoureux du mot, n'a pris naissance sans l'existence d'un organisme antérieur. Mais qu'importe au fond ? Est-elle donc si grande la différence entre une naissance *ex ovo* et une *génération spontanée* ? et ne pourrait-on pas qualifier la création d'un organisme du nom de *génération spontanée* ? On peut, en effet, sans extravagance, appeler *toute naissance* une espèce particulière de *génération spontanée*. Car ce qu'il y a d'essentiel, dans la formation d'un organisme, c'est l'origine de *l'être*, et non *le milieu* dans lequel il se développe. Or la *génération spontanée* est simplement la formation d'un organisme en dehors d'un jaune d'œuf, etc. Or, le jaune d'œuf n'est autre chose qu'un liquide contenant des matières chimiques d'une composition et d'une température déterminées et renfermé dans une enveloppe calcaire. Qu'on se figure un semblable liquide *sans enveloppe* et contenant un germe et nous aurons une véritable *génération spontanée*.

En revanche, les œufs des plus petits organismes que nous puissions apercevoir sont tellement simples, qu'on peut à peine les distinguer d'une molécule du blanc d'œuf ; car les plus petits organismes que nous discernons ne sont autre chose que des granules de protoplasme. Mais qu'est-ce qu'un granule de protoplasme ? C'est un genre particulier de particule d'une matière albumineuse. Or une particule de matière albumineuse est un composé de carbone, d'hydrate de phosphore, de soufre, etc. Et pourquoi serait-il impossible que de telles particules de matière albumineuse se réunissent (sous l'influence de certaines conditions atmosphériques ou telluriques, c'est-à-dire physiques), tout comme le chlore et l'hydrogène se réunissent à la lumière du soleil pour former l'acide muriatique ? Or, personne ne sait ce qu'est le carbone, l'hydrogène, etc. Il se peut que l'une ou l'autre de ces substances, par exemple l'atome carbonique, soit composée de particules (que nous nommerons *monades*) susceptibles d'arriver à l'état conscient¹, lorsque l'a-

¹ Nous avons posé, dans nos *Principes de psychologie*, l'hypothèse qu'en fin de compte tous les atomes matériels proviennent d'atomes animaux à l'état inconscient.

tome dont elles font partie vient à se lier intimement avec un autre atome, de telle sorte qu'il en résulte de l'albumine. La marche que suit la génération spontanée serait donc celle-ci : une monade capable de devenir le centre d'un organisme attire à elle les éléments qui sont nécessaires pour la formation d'un atome de matière, par exemple d'un atome de carbone¹. Cet atome attirera à lui d'autres atomes ou des combinaisons d'atomes nécessaires à la formation du protoplasme. Voilà donc notre monade devenue le centre d'une granule protoplasmique. Or, de cette dernière à l'organisme le plus élémentaire (par exemple le *Bathylus Hæckelii*) il n'y a qu'une transition insensible. Si tout cela n'arrive plus de nos jours, la raison en est probablement que les conditions extérieures nécessaires n'existent plus, du moins pas en dehors des œufs ; mais il n'y a aucun motif de penser que ces conditions-là n'existent pas un jour. Mais pourquoi, demanderons-nous, ce fait ne se produit-il plus aujourd'hui ? Parce que nous ne le voyons pas. Or qu'est-ce que cela prouve ? est-ce que nous voyons comment l'atome de chlore se joint à l'atome d'hydrogène pour former par leur réunion l'acide muriatique ? Et cependant on ne peut nier le fait. Il ne faut pas oublier la désespérante petitesse des monades et l'impuissance relative de nos instruments. Le meilleur des microscopes n'est après tout qu'un microscope !

Nous ne commençons à voir l'organisme que lorsqu'il est assez avancé pour être un organisme ; son origine nous échappe entièrement. Tous les organismes que nous voyons apparaître naissent de germes ; mais il y a des germes que nous ne voyons pas naître ; d'où proviennent-ils ?

Le principe : *omne vivum ex ovo* pourrait bien être vrai. Mais s'en suit-il aussi que *omne ovum ex vivo* ? Pourquoi le nierions-nous ? Est-ce que nous nions le développement d'un œuf de poule sans utérus ? Et si non, pourquoi nierions-nous le développement d'un germe de monade sans jaune d'œuf ?

Admettons toutefois que de nos jours la génération spontanée

¹ Il est très probable que ce que nous appelons éléments de la matière (carbone, oxygène, etc.) est quelque chose de composé.

n'ait plus lieu. Ainsi que nous l'avons dit, la doctrine de la descendance ne l'exige point. Elle exige seulement que cette génération ait eu lieu autrefois. Et que de choses n'y a-t-il pas qui, arrivées autrefois, arrivent encore de nos jours ! On peut même s'imaginer la génération spontanée d'un *organisme d'ordre supérieur*, tel que celui de l'homme, comme ayant eu lieu jadis. En effet, qu'on se représente la surface de la terre recouverte d'une couche de matière albumineuse semblable en température, etc., au liquide que suintent les parois de la matrice d'un animal supérieur. Qu'on se figure dans ce milieu une monade capable de s'élever à l'état d'une âme d'un animal supérieur (chose qui est peut-être possible à toute monade lorsqu'elle est placée dans certaines conditions). Eh bien, cette monade se développera dans le liquide, tout comme elle se développe maintenant dans l'utérus¹.

Une autre objection contre la doctrine de l'origine commune des espèces est basée sur l'absence réelle ou supposée des formes de transition. Nous y répondons en niant le fait. En effet, ne voit-on pas tous les jours des animaux et des plantes qui tiennent le milieu pour ainsi dire entre deux espèces, de sorte qu'on est embarrassé de savoir où les classer. Mais on trouve les formes de transition elles-mêmes, on trouve des degrés intermédiaires. Est-ce que l'ichthyosaure, par exemple, n'est pas une forme de transition ? Mais, disent nos adversaires, on ne trouve pas les formes de transition des formes transitoires ! il reste des lacunes. On voudrait réduire le monde organique entier à un fil continu. Mais je demanderai à quoi bon ces formes de transition des formes transitoires ? Pourquoi un ichthyosaure n'aurait-il pas pu, d'un seul coup, donner naissance à un plésiosaure ? On objecte que « *natura non facit saltum.* » Cela n'est pas non plus nécessaire, car je ne demande pas qu'un ichthyosaure *parfait* se transforme en un plésiosaure *parfait*, mais seulement que l'œuf de l'ichthyosaure, en se développant, vienne à former un plésiosaure. C'est que, dans l'œuf, toutes les différences sont *infiniment petites*, et il suffit que l'œuf se développe dans diffé-

¹ On trouve une pensée analogue dans les écrits de M. FECHNER : *Zend-Avesta* et dans les *Idées sur la doctrine de la descendance*.

rentes directions pour que les organismes les plus divers en sortent, de la même manière que toutes les figures mathématiques peuvent provenir d'un point qui prend de l'accroissement. Bref, toutes les formes de transition *existent* ; mais elles ont été écrasées à l'état de fœtus et par conséquent n'ont pas été conservées.

Veut-on une preuve de la possibilité qu'un individu donne naissance à deux individus qui diffèrent entre eux autant que deux espèces ? que l'on compare entre eux deux frères issus de mêmes parents. Déjà dans la forme de leurs corps nous remarquons, malgré toutes les ressemblances, de grandes différences, la couleur des cheveux, la stature, etc. On dira que ces différences ne sont pas grandes. Mais, je le demande, les différences entre les espèces sont-elles toujours plus sensibles ? Quelle différence, en effet, y a-t-il entre les différentes espèces de vibrions ? et quelle énorme différence n'y a-t-il pas souvent entre deux frères quant à leur esprit, leurs dispositions, leurs capacités, leurs caractères !

On répondra que « c'est là le résultat de l'éducation. » Mais pour un observateur attentif, toutes ces choses se trouvent déjà dans l'enfant, dans le nourrisson même. « Mais, continue-t-on, ces différences sont moins importantes que celles qui séparent les espèces. » J'affirme qu'elles sont plus grandes, car une *différence spirituelle* est *per se* plus grande qu'une différence matérielle ; sur les degrés supérieurs du développement toutes les divergences sont plus importantes que sur les degrés inférieurs. Bien plus, deux frères peuvent donner naissance à deux *peuples*, et lorsqu'on voit ainsi des peuples (comme les Français et les Allemands) se développer d'une manière si différente, qui pourrait nier alors que des peuples puissent donner naissance à des races ? et qui pourrait tirer une ligne de démarcation bien tranchée entre les races et les espèces ?

Une autre tâche s'impose maintenant à nous : celle de prouver que la doctrine *scientifique* de l'origine commune des espèces s'accorde parfaitement avec la croyance en Dieu et en l'immortalité, prise même dans l'acception que lui donne le christianisme.

Nous avons déjà vu que l'hypothèse d'une génération spontanée et la formation d'une espèce par un individu n'exclut pas la pensée d'une dispensation divine. Bien plus, cette hypothèse supposerait même cette dispensation divine.

Et quant à l'immortalité, nous ferons remarquer d'abord que la doctrine de la descendance ne la touche en rien. Qu'est-ce que l'*origine* d'un être a à faire avec son avenir ? Mais, dirait-on, peut-être, l'immortalité suppose l'indépendance de l'âme. A notre avis, jamais la doctrine scientifique de la commune origine des espèces ne suppose qu'il y ait des âmes indépendantes.

En effet, chaque naissance d'une nouvelle forme d'organisme ne s'explique, d'après nous, que si l'on admet la conjonction d'un nouvel élément. Si dans la génération il n'y avait en jeu que l'hérédité, il est évident qu'il ne pourrait être question de la naissance de nouvelles formes. Même l'influence des circonstances extérieures ne nous paraît pas expliquer d'une manière suffisante la formation des rudiments d'un nouvel organe lors de la génération d'un organisme.

A notre avis, l'hypothèse plausible pour l'apparition d'un organisme serait celle-ci : Le monde se compose d'êtres, de monades qui, du moins quelques-unes, ont la tendance de s'élever à un degré supérieur par le développement, c'est-à-dire d'aspirer à l'état de conscience le plus élevé ; mais à cet effet la monade aurait besoin de la concurrence d'autres monades, c'est-à-dire d'un corps, et voilà pourquoi elle s'efforce constamment (avec ou sans l'aide d'un être supérieur) d'attirer à elle d'autres monades pour lui servir de corps.

Certaines monades se construisent un corps infime, chétif ; d'autres un corps supérieur, excellent. Cela provient soit de ce que toutes les monades ne possèdent pas au même degré la propriété de se perfectionner, soit de ce que toutes les monades ne rencontrent pas les conditions qu'exige la formation d'un corps supérieur.

Ce qui peut arriver de plus favorable à une monade, c'est d'entrer dans l'ovaire ou dans le germe de quelque être supérieur, par exemple d'un homme intelligent et sain, surtout

lorsque la monade, par ses dispositions, est capable d'un pareil avantage.

On peut se figurer les combinaisons suivantes :

1^o Une monade d'un ordre inférieur rencontre le germe d'un corps supérieur. La monade alors y développe toutes ses facultés, mais le corps en souffre et n'atteint jamais le développement auquel il serait arrivé si une monade supérieurement douée s'y était installée. C'est là ce qui arrive lorsqu'une âme vicieuse, par ses débordements, empêche le beau corps d'un homme vicieux de se perfectionner, ou même le consume par une vie dérégulée.

2^o Une monade d'aptitudes élevées rencontre le germe d'un corps mauvais. Si le corps est très inférieur, la monade n'y entrera pas ; mais s'il n'est pas trop mauvais, la monade s'en sert faute de mieux et se l'accommode de son mieux. Peut-être en résultera-t-il une nouvelle espèce.

3^o Enfin, une monade douée d'excellentes dispositions rencontre le germe d'un corps excellent. C'est ce qui arrive chez les hommes d'élite qui dominent l'histoire du genre humain.

Or de quoi dépend le rapport entre la valeur de la monade et du corps ? est-ce une prédestination divine ? est-ce le hasard ? Pour le moment laissons là cette question.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne saurait concevoir la formation et le développement d'un organisme sans une force centrale, sans un être qui préside à tout. C'est là ce que nous enseigne surtout *l'histoire du développement* de chaque organisme. Plus nous remontons vers l'origine, la fondation même de l'organisme, plus nous voyons se dessiner la forme sphérique, la centralisation ; et toujours ce sont les parties centrales qui devancent les parties périphériques, et non l'inverse. L'ensemble paraît partir d'un point qui, contient évidemment le germe de cet ensemble. En un mot, ce ne sont pas les éléments de l'organisme qui se réunissent pour former l'ensemble ; mais c'est l'ensemble qui assemble les éléments. Il y a un être central (nous pouvons lui donner le nom de *forme*) qui est la cause déterminante de la naissance d'un organisme et qui la précède. Personne ne le sait mieux que les amis de la

théorie de la descendance, qui soutiennent constamment que le monde entier des organismes est le résultat, le développement d'*un point unique*. Mais quelle est le principe de cet être central, de l'organisme? est-ce l'hérédité? Cela n'est pas probable. Malgré tous les exemples de qualités et de vices héréditaires, la différence entre le père et fils quant au caractère est souvent énorme. Beaucoup de différences, il est vrai, pourraient s'expliquer par l'éducation et par l'hérédité de la constitution corporelle, surtout par cette dernière; car selon que le corps est plus ou moins favorisé pour le développement de certaines qualités de l'âme, plus ces qualités seront saillantes dans l'organisme. Mais lors même que la force centrale serait transmise par hérédité, — que, par exemple, mon âme eût déjà existé en Adam et m'eût été transmise par voie d'hérédité, — il n'en reste pas moins vrai qu'elle serait plus ancienne que mon corps et ne pourrait être considérée comme un produit de ce dernier.

Voici notre hypothèse sur l'origine des organismes : ou bien il y a, à part de la matière, des monades qui sont capables d'avoir conscience d'elles-mêmes; ou la matière elle-même se compose (du moins en partie) de monades ayant cette capacité. Si cette dernière hypothèse est la vraie, alors le procédé de la naissance d'un nouvel organisme pourrait être celui-ci : toute monade tend à se développer, et, aussitôt qu'elle se trouve placée dans des conditions favorables, elle attire à elle d'autres monades avec lesquelles elle forme une combinaison chimique, ou bien elle est attirée par une monade plus forte qu'elle, ou bien les deux cas se réalisent à la fois. Si la monade ne rencontre pas des circonstances favorables, elle en reste là. Dans le cas contraire, elle continue son procès d'attraction et parvient de cette manière, par voie d'approximation, à s'introduire dans le germe de quelque plante ou de quelque animal.

Ici, deux éventualités sont possibles : toute monade peut prendre toute forme d'organisme, selon qu'elle s'introduit dans un germe de plante, de mousse, de fougère, d'insecte, d'oiseau, d'homme, etc.; ou bien il n'y a que certaines mo-

nades qui puissent prospérer dans certains germes. Dans cette dernière hypothèse, il est possible qu'une monade, pour être capable de servir d'âme à un être supérieur, doive auparavant avoir traversé tous les degrés inférieurs; chaque âme d'animal, par exemple, devra d'abord avoir été âme de plante; chaque âme de mollusque, âme d'infusoire; chaque âme d'oiseau, âme de poisson, etc., etc.

La disposition corporelle et spirituelle de l'organisme dépendrait donc du rapport entre le germe où, pour ainsi dire, il fait élection de domicile, et ses propres capacités. Et cette capacité pourrait à son tour dépendre d'une espèce d'*expérience* que la monade aurait faite dans le cours de ses pérégrinations à travers des formes organiques précédentes.

La circonstance qu'une monade spirituelle arrive à entrer dans tel ou tel germe pourrait être déterminée par le rapport local entre la nature de la monade et celle du germe. C'est ainsi qu'on pourrait, par exemple, admettre que régulièrement il existe à chaque point de l'univers des monades de toute espèce, dont chacune est capable de former un organisme déterminé. Il suffirait donc que, à quelque endroit, une de ces monades rencontre une combinaison d'autres monades pouvant lui servir de corps, pour que ce germe se l'assimile et se développe par son moyen. Si finalement l'organisme vient à mourir, la monade centrale redevient libre, et elle peut faire élection d'un nouvel organisme, à l'aide, peut-être, d'une puissance supérieure et guidée par l'expérience faite dans un corps antérieur.

Nous prions le lecteur de bien remarquer que tout ce qui précède, nous le donnons purement comme une hypothèse. Nous ne manquons cependant pas d'arguments à l'appui.

Nous nous trouvons ici d'une manière évidente sur le terrain de la métempsycose. Pourquoi cette théorie serait-elle insoutenable? Est-ce parce qu'aucun homme ne se rappelle avoir eu, avant sa naissance, conscience de lui-même? Mais il y a tant de choses qui nous sont arrivées dans cette vie, et dont nous avons perdu le souvenir! Peut-être notre vie passée fut-elle une vie d'animal, une vie à demi consciente, obscurément con-

sciente. Il n'y a donc point de quoi s'étonner si nous ne nous la rappelons plus. Peut-être aussi aurions-nous besoin pour nous souvenir de notre vie précédente, d'avoir un degré de conscience, c'est-à-dire de lucidité d'esprit, supérieur à celui que nous pouvons acquérir dans cette vie-ci. Peut-être qu'après notre mort l'histoire entière de notre âme se dévoilera à nous. N'est-ce pas un fait qu'à mesure que nous avançons en âge nous nous rappelons mieux les jours de notre jeunesse?

Comme nous l'avons dit, nous ne donnons tout cela que sous forme d'hypothèse. On ne sera donc point fondé, si nos idées sont trouvées fausses, à nous regarder comme vaincu.

Quoi qu'il en soit, nous affirmons que la différence entre l'histoire de la création que nous donne la Bible et la doctrine scientifique de l'origine commune des espèces est moins considérable qu'il ne semble, qu'elle n'est peut-être même que le résultat d'un malentendu. Car la Bible ne nous enseigne pas que les organismes ont toujours existé, mais qu'ils ont eu un commencement d'existence; et c'est là ce qu'enseigne aussi la doctrine de la commune origine des espèces. La Bible n'enseigne nulle part qu'ils ne soient pas sortis d'un seul et même être primitif; et si même elle l'enseignait, la doctrine de la commune origine des espèces ne le suppose pas d'une manière absolue. Au lieu de combattre la doctrine de la descendance, les théologiens devraient lui être reconnaissants, car cette théorie renferme la meilleure réfutation de ceux qui attaquent l'histoire biblique de la création, alléguant que, d'après elle, tous les hommes seraient issus d'un seul couple, que le premier homme serait sorti du limon, etc.

Oui, nous nous tromperions beaucoup, si toute la polémique entre les naturalistes et les théologiens ne reposait pas sur un malentendu colossal. D'après nous, la Bible contient en bloc toute l'histoire naturelle; l'histoire naturelle, au contraire, renferme la Bible en détail. L'une et l'autre disent la même chose, mais chacune dans son langage propre¹. Si nous ne le

¹ Ne trouve-t-on pas dans la Bible les thèses les plus élevées, les plus générales de la science, comme, par exemple, celles-ci: que toutes choses sont ordonnées selon nombre et avec mesure; qu'il n'y a point de con-

voyons pas clairement, c'est que nous oublions que les naturalistes ne sont pas des théologiens, et que les théologiens ne sont pas des naturalistes et que chacun ne parle que son langage particulier et non celui de l'autre qu'il ne comprend pas. Pour faire cesser tout différend, toute intolérance, il suffirait que chaque théologien fût en même temps un peu naturaliste, et que chaque naturaliste fût un peu théologien ; les naturalistes, alors, cesseraient de vouloir chasser de leur domaine les théologiens, et de leur côté ils n'inspireraient plus aucune crainte aux théologiens. L'empiétement inévitable et légitime de l'un sur le domaine de l'autre, si nuisible dans ses effets actuels, porterait alors les plus beaux fruits. Un naturaliste sans théologie est un aigle sans ailes ; un théologien sans science naturelle est un appareil à voler sans force motrice. Donnez des ailes aux aigles, et un corps robuste à l'appareil, ou bien, pour employer une autre comparaison, nos deux personnages sont borgnes d'un œil différent et se disputent, parce qu'ils ne voient pas la même image. Or, ce n'est qu'avec ses deux yeux que l'on peut voir les choses telles qu'elles sont.

Nous sommes loin de prétendre que chaque théologien doive être un naturaliste consommé, ou que chaque naturaliste doive être un théologien accompli. Ce serait demander l'impossible. Que chacun reste, quant aux détails de sa spécialité, dans son propre domaine. Il serait bon, cependant, que chacun connût assez la science de l'autre, pour être en mesure d'en apprécier la valeur et pour mériter la considération de son émule. Que le théologien se garde de nier les résultats de la science naturelle lorsqu'ils lui *semblent* être en conflit avec les siens ; que plutôt il cherche à mettre d'accord les uns avec les autres. Et que le naturaliste de son côté use de semblables procédés à l'égard du théologien.

Un gouvernement sage a compris que l'état ne doit point tolérer des théologiens ignorants. En effet, un théologien ignorant est nuisible, non-seulement à la science naturelle, mais surtout à la théologie elle-même. Toutefois, que l'on n'oublie traste absolu entre l'homme et la bête; que les plantes ont existé avant les animaux, etc., etc.?

pas que les naturalistes exclusifs ne sont pas moins dangereux que les théologiens exclusifs, car ils ne nuisent pas à la théologie seulement, mais à la science naturelle elle-même, et tous deux portent préjudice à la *philosophie*. Or la philosophie est la condition suprême du bonheur, de la puissance d'un peuple ; car sans religion point de salut, et sans philosophie point de vraie religion.

Quant au philosophe, sa tâche est de concilier la science naturelle avec la théologie ; il est appelé à faire cesser la mésintelligence, à servir d'interprète entre théologiens et naturalistes ; il doit se pénétrer, autant que possible, des résultats des uns et des autres, et en former un ensemble harmonique.

Remarque. — Parmi les arguments que l'on avance en faveur de la doctrine de la commune origine des espèces, il en est un qui nous paraît obscur même pour ceux qui s'en servent, c'est celui qui se fonde sur les métamorphoses du fœtus des mammifères. On le sait, le fœtus d'un mammifère passe, pendant son développement, par une série de formes analogues dans leur généralité et leur ensemble aux groupes principaux du monde organique : infusoires, mollusques, poissons, reptiles, oiseaux, etc. M. Hæckel, entre autres, attache à ce fait une haute importance pour prouver la doctrine de l'origine commune des espèces.

Nous ne voyons pas clairement la force de cet argument, tel que le présentent Hæckel et autres. Voici la conclusion à laquelle arrivent ces savants : « Le développement du fœtus est sur une petite échelle comme la répétition du développement du monde organique, les degrés de développement du fœtus sont des atavismes. Donc les oiseaux sont nécessairement issus des reptiles, les reptiles des poissons, etc. » Nous cherchons en vain le lien entre les parties de cette argumentation. Où donc est le terme moyen ? Pourquoi les formes du fœtus seraient-elles nécessairement des atavismes ? Il nous semble que l'on commet ici une *petitio principii*.

En revanche, à notre avis, cette succession de degrés plaide énergiquement en faveur de la supposition que la monade centrale d'un organisme supérieur, d'un mammifère, par exemple,

a existé avant son corps et qu'avant d'être capable de remplir le rôle d'âme d'un mammifère, voire même d'un être humain, elle a servi d'âme à diverses classes d'organismes. Elle a, si nous ne trompons pas, fait un apprentissage, et son passage à travers des organismes d'un ordre inférieur l'a rendue capable de transformer en fœtus humain un ovule humain.

Nous le répétons du reste : la doctrine de l'origine commune des espèces est bien moins en opposition avec l'histoire biblique de la création que ne le pensent certaines personnes qui abusent de cette doctrine pour combattre la Bible, et d'autres qui la redoutent à cause de leur amour pour l'Écriture Sainte. Car, selon l'histoire rationnelle de la création, il n'est pas nécessaire d'admettre qu'il y ait eu une création spéciale pour chaque espèce. Même pour ce qui concerne l'origine de l'homme, la Bible ne se prononce guère d'une manière positive. Mais que l'on se garde bien de prétendre que l'homme descend d'un *singe* ! Cette expression est repoussante et manque de précision ; car en entendant parler de singes, la majorité des hommes songent à quelqu'une des espèces actuellement vivantes de ces quadrumanes. On pourrait dire tout au plus que l'homme et les singes ont un ancêtre commun.

Du reste, nous ne saurions assez le répéter, toute la doctrine de la descendance n'est qu'une pure hypothèse, et non une théorie rigoureusement démontrée, comme M. Hæckel et d'autres veulent bien le dire.

HARTSEN.-doct-méd.
